

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 38 (1900)  
**Heft:** 24

**Artikel:** Moustiquéro et mouscatéro  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-198207>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Société et par l'organe de son « Abé » le banderet Pierre Tonduz, de « Charles Habet, Seigneur de Kehersatz, du Conseil souverain de la ville et République de Berne, Ballif de Lausanne au nom et de la part de LL. EE<sup>tes</sup> du dit Berne nos souverains Seigneurs, cy-devant Lieutenant Général et Collonel d'un Régiment suisse au service de sa majesté le Roy de Sardaigne ».

Nous pensons intéresser les lecteurs du *Conteur* qui, comme nous, ont du plaisir à lire les articles sur les *Tireurs du bon vieux temps*, en leur rapportant quelques-uns des détails qui nous ont frappés.

D'après les règlements :

« Primo : La dite société devra tirer un prix annuellement proportionné à ses revenus, pour tant mieux se perfectionner au manie- ment des Armes, et les membres d'Icelle devront se mettre le Jour du Tirage en uniforme, autant que possible sera, suivant l'Intention de Leurs Excellences,

» 2<sup>e</sup> Chacun pourra tirer trois coups à une Cibe et n'aura qu'un prix, nonobstant qu'il hust mis ses trois coups en cibe.

» 3<sup>e</sup> Tout fusil de Grande Ordinaire portant once et bayonnette, rayé ou lis sera admis. Chacun faisant ajuster son arme comme il le trouvera meilleur.

» 5<sup>e</sup> On continuera d'avoir un Conseil comme du passé composé de douze, pour régir les affaires de dite société.

» 6<sup>e</sup> S'il arrivait à quelqu'un de la Société de commettre quelques actions ou Crimes, pour lesquels il hust esté flétry en son honneur, on rayera et tracera son nom du Registre de dite société et il sera toujours privé du Bénéfice d'Icelle.

» 8<sup>e</sup> Lorsqu'un des Membres de la Société décèdera sans laisser Enfants masles légitimes la dite société l'héritera, et ayant des Enfants masles l'ainé l'héritera seul sans que les autres fils y puissent avoir aucune part, comme cela s'est toujours pratiqué du passé.

» 10<sup>e</sup> Celui qui sera reconnu avoir tiré plus que ses trois coups, sera privé de son prix, et *nullé* à une amande de quatre baches. De même celui qui tirera sans espée perdra son coup.

Celui qui donnera un démenti à un autre membre de la Société, comme aussi celui qui se trouvera rempli de vin, lorsque la Société sera assemblée payera en faveur d'Icelle quatre baches d'amande.»

Pour être admis de la Société, un bourgeois, non fils de membre, devait payer une forte finance d'entrée, qui est allée jusqu'à 100 florins, soit 132 francs, plus pour 5 florins de vin qui devait être bu par les confrères de « l'Abaye » le jour de la réception du nouveau membre. Cette finance variait suivant la fortune de la Société.

Le chef Conseil portait le titre d'« Abé » ; plus tard, il le changea pour celui de Capitaine, d'une allure plus militaire, mais bien moins pittoresque, et ce n'est qu'en 1885 que le nom de « président » a été admis.

Le boursier ne faisait pas partie du comité ; il n'était élu que pour une année et non rééligible, tandis que l'Abbé et les onze conseillers restaient en fonction à vie ou tant qu'ils ne demandaient pas leur remplacement.

Le but principal de l'existence de la Société a toujours été le tir ; mais il y en avait d'autres que n'indiquaient pas les statuts.

Dans un temps où fort probablement les sociétés de secours mutuels n'existaient pas encore, l'Abbaye de Pully en tenait en quelque sorte lieu : en effet, elle accordait des prêts soit à ses membres, soit à d'autres personnes, soit même à la caisse des Pauvres ou à la Communauté

de Pully, à des taux abordables pour l'époque. Ensuite la société faisait des secours en argent à ses membres nécessiteux. Il est vrai de dire que la caisse était dans un état très réjouissant.

La Société avait des vignes, indiquées dans un vieux plan de la commune, datant de 1689, sous la désignation de « vignes aux Abaysans » ; en tout 12  $\frac{3}{4}$  « ouvriers » ou « fossoriers » (environ 50 ares), d'une valeur totale de 2862 florins 6 sols. En 1772, elles produisirent une récolte qui fut vendue pour 360 florins, frais de vendange à l'acquéreur.

Le tirage avait et a encore lieu dans le mois de mai, si possible le jour de l'Ascension.

Chaque année on fixait la valeur des prix, qui consistaient en ustensiles de ménage en cuivre, en étain et même en objets d'argenterie. La somme destinée à leur achat s'éleva même en 1775 à 205 florins 7 sols 6 deniers, non compris 11 florins 6 sols répartis comme consolation entre ceux qui n'avaient pas obtenu de prix.

Il serait facile de remplir encore une ou deux colonnes du *Conteur* en puisant dans ce vénérable « Livre des faits qui concernent... » Mais je m'arrête pour ne pas abuser d'une hospitalité si gracieusement offerte aux « tireurs du bon vieux temps ».

Pully, le 1<sup>er</sup> juin 1900.

Ch. BLANC.

### Lès demoiselles du téléphone.

Bien rares sont les abonnés au téléphone qui ne se soient pas fâchés quelquefois contre les demoiselles qui desservent celui-ci.

Vous avez une missive pressante à communiquer. Vous courez à l'appareil : Drelin, drelin, drelin... Rien ! « Ah ça, qu'est-ce qu'il y a donc !... » Drelin, drelin, drelin... « Rien !... Saprissi... » Et de tourner la manivelle à la désarticuler... « C'est vraiment insupportable cette boutique de téléphone !... »

Une jolie petite voix : « Voilà, m'sieu ».

— Pourquoi ne me répond-on pas, mademoiselle ? Je sonne pour la troisième fois.

La jolie voix : « C'est peut-être que votre appareil a quelque chose de dérangé. » Ou bien : « C'était occupé, m'sieu. »

— Oui, oui, suffit... Si la chose se répète, j'aviserai ! Voulez-vous me donner M. X., N<sup>o</sup>...

Eh bien, tous ces petits inconvénients, à l'occasion desquels nous ne devons pas nous montrer trop sévères, peuvent s'expliquer. Si nous allions de temps en temps nous rendre compte du travail incessant, pénible et énervant de ces braves jeunes filles, nous les embrasserions toutes délicatement sur le front en témoignage de sympathie et de reconnaissance.

Aussi est-ce avec plaisir que nous lisons dans le *XIX<sup>ème</sup> Siècle* ces judicieuses réflexions sur les demoiselles du téléphone, à Paris :

On est tout de même un peu trop injuste envers ces malheureuses « demoiselles du téléphone ».

A chaque instant on les accable de reproches et de récriminations, et quand par hasard une d'entre elles se fait pincer en flagrant délit d'indiscrétion, c'est aussitôt un tolle général contre les coupables, qui se permettent, étant filles d'Eve, d'avoir parfois un peu plus de curiosité qu'il ne conviendrait à leur état.

Certes, je suis le premier à reconnaître qu'il est fort désagréable de réclamer deux ou trois fois une « communication » avant de l'obtenir, ou de surprendre, au cours d'une conversation, une oreille étrangère se glissant en tiers dans un tête-à-tête à distance.

Mais est-ce bien la faute des « demoiselles du téléphone », si le service n'est pas aussi rapide qu'il serait à désirer, et est-il bien équitable d'englober dans la même réprobation les jeunes employées inexpérimentées qui se laissent tenter par le démon de la curiosité, et les professionnelles

exercées qui s'acquittent de leur mission avec un zèle et un dévouement dont la plupart des hommes seraient, assurément, incapables ?

Le métier de téléphoniste est, en tout cas, si rude, si pénible, que l'indulgence devrait être acquise aux pauvres filles qui l'exercent.

Leur service est de sept heures, sur lesquelles trois quarts d'heure leur sont accordés pour leur repas — déjeuner ou dîner.

L'administration fonctionne de sept heures du matin à neuf heures du soir ! — Deux équipes se partagent ces quatorze heures de travail que, depuis quelques mois à peine, les pauvres employées peuvent enfin faire assises.

Et pendant ce temps, il n'y a pas une minute de repos, il faut avoir sans cesse l'oreille au récepteur, répondre sans cesse à mille appels, mettre en rapports Pierre avec Paul et Jacques avec Gustave.

Songez donc que plus de 75,000 communications sont échangées chaque jour par le seul bureau de la rue Jean-Jacques-Rousseau.

Croyez-vous qu'on ait grand temps pour flâner quand on a un tel service à assurer ? Et cela ne devrait-il pas calmer un peu les nerfs des gens irascibles qui s'impatientent parce que le « ding-ding » avertisseur ne répond pas assez vite à leurs demandes répétées. De grâce, qu'on ne prenne pas texte d'un incident, comme il s'en produit fatalement dans toutes les administrations, pour les accabler de reproches qu'elles n'ont pas mérités.

Cependant, si nous en croyons le même journal, ces demoiselles se rendraient coupables parfois de quelques petits péchés d'indiscrétion. Voici le fait qu'il rapporte :

Il y avait au bureau de la rue Gutenberg des jeunes filles, employées téléphonistes, qui n'étaient au bureau que depuis fort peu de temps. Ces jeunes filles ont un fil qui leur permet d'écouter ce qui se dit entre les abonnés. Il leur est interdit, tant que ces derniers sont en conversation, de mettre l'oreille au récepteur ; mais, lorsqu'elles ont attendu un certain laps de temps sans voir dans un tableau le signe avertisseur indiquant que la conversation est terminée, elles doivent, et il leur est recommandé de se rendre compte, par une audition de quelques secondes, si les abonnés ont quitté l'appareil.

Les demoiselles du téléphone dont il retourne auraient trouvé amusant de rester un peu plus longtemps qu'il ne fallait à l'appareil pendant une conversation ; une surveillante passa et les surprit.

La direction a fait appeler les téléphonistes et leur a infligé une assez longue suspension de service.

### Moustiquéro et mouscatéro.

L'est to parai dai rudès pestès dè bitès què cliào pouésons dè mousseillions ; la né, quand on est dezo lo lévet et qu'on vao sè mettrè à pionci bin adrai, lè vouaique qui vignont ein muta vo bousenà et vo z'einsordallà déveron lè z'orolhiès et quand poivont sè pliantà su voutra pé, vo font on mau dâo dianstro, la pé vo bourlè et lo leindéman on a la tita et lè mans pliens dè petitès bollès rodzo que vo dèmeindzont tant qu'on est d'obedzi dè sè grattà tota la dzornà. Et, l'est lo diablbia : mé on sè grattè et mé cein vo dèmedzè.

On a bo s'émotchattà po lè fèrè fottre lo camp, cliào pestès ne dèmarro pas ; l'est dai bitès dè sang et dè carnâdzo tot coumeint lè pudzès qu'on ne sâ pas bin coumeint s'ein depouésenâ ; assebin, on ne comprend pas que lo bon Dieu aussè fè dè la vermena dinse.

Y'ein a que couchiont sè frottà avoué dâo venégro dévânt d'allâ sè mettrè à la paille, mâ cein ne l'âo fâ rein et lo meillâo moïan, s'on ne vâo pas ètrè pequa pé cliào bitès tandi la né, l'est d'ajustâ ào lhi cein que diont en vela : on moustiquéro, que l'est don on n'espèce dè crèpe blianc qu'on crosstè à on pi et demi ein amont dâi z'écouassins et que peind su lo lévet ; dinse, on est tot coumeint dezo 'na petita teinta militéro et s'on édzevattè pas trào la né, pas mèche d'ètrè devourâ pé cliào vermenès dè mousseillions.

La Julie ào gros Marque est à maitrè pé Lorenza tsi 'na vilha véva qu'a prâo bin et que dèmarò pé Bor.

On dzo que clia vilha avâi reçu 'na vesita, la Julie, que vâo tot savâi, avâi attiutâ derrâi la porta cein que cliâo permettès barjaquâvant pè lo pailo.

Dévezâvant justameint dâi mousseliions et totôs .ès duès pestâvant qu. dâi sôrciêres après cliâo bitès.

« Por mè, se desâi la maïtra à la Julie, nâ vé jamé mè cutsi la né sein mon moustiquêro, ne pu pas dremi sein li et vâi-tou, on est tant bin avoué! »

Cauquiès dzo ein après que l'allavè âo marsi, la Julie reincontrè su la Ripouna on amie dè Polhi-Petet qu'êtâi assebin à maïtrè pè Tsaudéron et dè bio savai, l'ont dévezâ on bon con lè duès.

— Et pu, cein va adé pè Bor? l'âi fa stasse.

— Oï! oï! cein va prâo bin, l'âi repond la Julie; ma, attiuta-vai: y'è apprâi oquiè su ma maïtra que n'arâi jamé cru, na ma fai! l'autro dzo, que l'avâi la vesita dè 'na vilha foula coumeint li et que demâorè on pou pè amont què no, y'è attiutâ derrâi la porta po savâi se petètrè dévezâvont dè mè et se ma maïtra voliâvè petètrè mè bailli oquiè dè pllie lo mai que vint et te ne sâ pas cein que y'è oïu? oh na! n'est pas possibliio!

— Adon quiet?  
— Et bin, ma maïtre desâi à l'autro que totôs lè né cultivè avorè on mouscatèro et que sè trovâvè tant bin avoué!

— Oh! la! la! la! la! la! la quinna!  
— Ora, quoui l'arâi de? fe la Julie, onna vilha qu'a passa soixante et quatro, n'est-te pas 'na vergogne?

— Oï ma fai! mà que vâo-tou, l'âi repond l'autro, ia dâi totôs vilhès que sont bin soveint pe einfarattâiès que dâi dzouvenès! \*\*

#### Les grands chariots des Boers.

La *Revue des deux Mondes* publie un long et très intéressant travail sur les *Origines des Républiques sud-Africaines*, de M. Jules Leclercq, qui nous initie entre autres à une foule de détails excessivement curieux sur l'histoire et les mœurs des Boers, ce vaillant petit peuple qui attire aujourd'hui l'attention universelle. C'est à ce travail que nous nous permettons d'emprunter ces quelques lignes:

Lorsque le Boer émigre, il voyage avec son légendaire char à bœufs. Ces grands chariots d'aspect archaïque, très longs, très massifs, très solides, sont construits tous sur le même modèle et peints de trois couleurs qui sont toujours les mêmes, rouge, vert et jaune. Pas un clou n'entre dans leur construction: ils sont faits du bois le plus résistant du pays, le *stinkwood* (*Laurus bullatus*.)

La lourde machine est mise en mouvement par un véritable troupeau de bœufs attelés par paire, au nombre de quatorze au moins, de dix-huit ou vingt souvent. Les bœufs au large front, armés de cornes démesurément longues, s'en vont de leur pas lent et majestueux à travers le *veldt*, sous la conduite du Boer, qui marche à côté des bœufs muni d'un fouet de vingt pieds de long, tandis que sa famille s'abrite sous la tente en demi-cercle qui recouvre l'arrière du chariot: véritable habitation ambulante, dont le type n'a point varié depuis deux siècles que les Hollandais l'importèrent dans le pays.

Si l'on s'étonne de voir d'aussi longues files de bœufs attelés au chariot, l'explication se présente d'elle-même lorsqu'on observe que, non loin du chariot, tantôt devant, tantôt derrière, il y a toujours un troupeau de bœufs en marche ou au pâturage. Les bœufs trouvent leur subsistance dans le *veldt*, et voilà pourquoi le fermier qui émigre ne vend point son bétail: il l'emmène avec sa maison roulante et il prend ses bêtes de trait. Il ne voyage point pour arriver à bref délai! Le Boer n'a besoin que d'espace. Il ne compte, pour sa subsistance, que sur le sol et les saisons, il arrivera toujours à temps.

#### Page d'album.

L'alouette à l'azur des cieux sereins et bleus,

Où son aile s'efface,

L'aurore a les sommets qui reflètent ses feux,

Le nuage à l'espace.

L'hirondelle a le toit où s'abrite son nid,

Contre le vent d'orage;

Le printemps à la brise au murmure infini;

Le chêne a son feuillage;

Et le chamois les rocs où repose son pied;

Mais plus riche est le cœur, plus riche de moitié,

Ayant reçu de Dieu dans le divin partage,

Le souvenir et l'amitié.

Louis FAVRAT.

#### Aux pêcheurs à la ligne.

Le *Petit Jardin* publie un article de M. A. Larbalétrier, qui contient d'utiles renseignements sur « les influences des conditions météorologiques dans la pêche à la ligne. » et dont de nombreux amateurs pourront sans doute faire leur profit:

Le pêcheur bien expérimenté et bien outillé n'est pas encore sûr de réussir, même dans une rivière très poissonneuse. Il doit compter avec un facteur sur lequel il n'a pas d'action et qui est: le temps. La pression atmosphérique, la température, l'électricité, les vents, l'insolation même, jouent un rôle important dans la pêche à la ligne.

Remarquons tout d'abord que, toutes choses égales d'ailleurs, ce sont les mois d'août et de septembre qui sont les plus favorables.

Les grandes chaleurs ne valent rien; il semble que, sous leur influence, le poisson soit engourdi et refuse de mordre à quel que appât qu'on lui offre. Par contre, les grands froids sont souvent meilleurs, car, lorsque les rivières sont gelées, on peut prendre beaucoup de poissons dans les parties libres. Il est vrai que peu de pêcheurs ont le courage de rester assis, immobiles, la ligne à la main, alors qu'un froid sibérien se fait sentir; néanmoins, nous en connaissons de passionnés qui ne reculent pas devant cet écueil.

Les vents du Nord, du Nord-Est et de l'Est, qu'ils soient secs ou froids, inquiètent le poisson qui se cache dans les trous et sous les herbes. Rien à faire alors. Les vents du Sud-Est, du Nord-Ouest et de l'Ouest ne valent guère mieux.

Au contraire, si le vent souffle, mais pas trop fort, du Sud au Sud-Ouest, dit M. Pierre Deloche, rendant l'atmosphère lourde, sans trop de chaleur pourtant, ou encore, si le temps est à l'orage et que les nuages s'amoncellent de toutes parts, le poisson frétille, s'agite et quitte le fond pour venir poursuivre l'insecte ailé qui rase la surface de l'eau; vous pouvez alors vous réjouir, car la pêche sera sûrement bonne.

Le vol de l'hirondelle poursuivant les dits insectes, qui eux-mêmes montent et descendent avec le baromètre, vous sera un pronostic infaillible.

Le meilleur temps pour la pêche est donc un temps lourd, un peu chaud, avec un ciel nuageux et un vent modéré entre Sud et Ouest.

Une légère brise, qui ride à peine l'eau, vaut mieux qu'un calme absolument plat; jetez alors votre ligne partout où vous croirez que le poisson se cache.

Si la foudre se fait entendre, inutile de monter votre ligne; ça ne mordra pas.

#### Boutades.

Dans un petit trou pas cher, un vieux baigneur énumère les charmes du pays à un nouveau débarqué:

— Oui, la vie n'est pas bien gaie ici la semaine, mais nous nous rattrapons le dimanche.

— Ah! Et qu'est-ce que vous faites donc?

— Nous allons à Paris.

Les gens distraits:

Madame. — Eh bien!... tu m'as rapporté ce que je t'ai demandé?

Monsieur. — Mon Dieu!... non, ma chère... Je vais te dire... j'étais tellement occupé à me rappeler ce que c'était... que j'ai passé devant sans m'en douter.

Un jeune homme, qui fait son apprentissage de boucher, à Montreux, écrivait dernièrement à sa mère:

« Je suis entré chez un maître excellent. Il a commencé par me conduire à l'abattoir et m'a fait écorcher de suite. Huit jours après, il m'a fait assommer, égorger et saigner. J'espère qu'il me fera prochainement dépecer et vendre en détail. Réjouis-toi de ma chance, je ne pouvais espérer davantage »

Vieille ritournelle campagnarde:

Ion, dou, tra

La vatze a fê lo vi,

Lo vi s'einsôva,

La vatze a piora,

Lo vi est revègnu,

La vatze a risu.

Après une orageuse séance à la Chambre, les ministres de Louis XVIII viennent trouver le roi:

— Avez-vous la majorité, messieurs?

— Oui, sire!

— C'est très bien, je n'ai qu'à aller me promener, ajoute le roi, je n'ai rien à faire!

Le lendemain, les ministres étaient en minorité:

— C'est très bien, dit le roi; messieurs, allez vous promener! Chacun son tour, je me suis promené hier!

Un jeune matelot breton était sur le point de s'embarquer.

— Comment, lui dit un philosophe, osez-vous vous aventurer sur une mer où votre père, votre grand-père et tous les vôtres ont péri?

— Où donc sont morts vos aïeux? demanda le matelot.

— Dans leur lit, pardieu!

— Et vous osez encore vous coucher?

— Pierre, nomme-moi deux choses importantes qui n'existaient pas il y a cent ans.

— Vous et moi, m'sieur le régent.

#### Recette.

*Recette de beignets d'oranges.* — Faire une bonne pâte à frire dans laquelle vous faites entrer du cognac, de l'huile d'olives et des œufs battus. Jetez des quartiers d'orange dans du sirop, égouttez-les et trempez-les dans la pâte au moment de la mettre dans la poêle: saupoudrez de sucre et dressez en rocher.

*Moyen d'empêcher la colle forte de se gâter.*

— En été, la colle forte se gâte facilement, prend une mauvaise odeur et perd de sa propriété adhésive. Pour remédier à cet inconvénient, on fait dissoudre 40 grammes d'acide salicylique dans 400 grammes d'eau et on ajoute ce mélange à la colle pendant la cuisson.

**UN BEAU CONCERT.** — Demain, dimanche, à 3 heures, à la Cathédrale, aura lieu un grand concert donné par l'**Union chorale**, avec les concours de 250 dames et demoiselles et de l'Orchestre de la Ville, renforcé de nombreux artistes et amateurs. En tout, 400 exécutants, sous la direction de M. Troyon. Les solistes sont: Mme Troyon-Blesi, soprano, M. Rob. Kaufmann, ténor, M. Sistermans, baryton. — Au programme, une œuvre superbe, de Hegar: **Manassé**, poème dramatique en trois scènes; de plus, **Le Choral de Luther**, pour chœur et orchestre; **Le Cantique des Anges**, pour chœur mixte et orchestre à cordes. — Vente de billets à l'entrée.

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

Le docteur HERMANN, d'Athènes (Grèce), écrit: « Les **Pilules hématogènes du docteur Vindevoel** m'ont toujours pleinement satisfait. Ce reconstituant est le plus efficace de tous ceux qui m'ont été soumis pour combattre avec certitude les divers cas d'anémie, de faiblesse et d'épuisement ».

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.